

UN HOMME
REGARDE
UNE FEMME

Du même auteur

L'Équilatère

roman, Gallimard, 1972

L'Histoire véritable de Guignol

Fédérop-Slatkine, 1975

Les petites filles respirent le même air que nous

nouvelles, Gallimard, 1978

collection « Folio », 1994

Les Aventures très douces de Timothée le rêveur

Hachette, 1982

Les Grosses Rêveuses

nouvelles, Éd. du Seuil, 1982

collection « Points Roman » n° 463

Un rocker de trop

roman, Balland, 1983

Les Athlètes dans leur tête

Ramsay, 1988

Bourse Goncourt de la nouvelle, 1989

Éd. du Seuil, collection « Points Roman » n° 636

PAUL FOURNEL

UN HOMME
REGARDE
UNE FEMME

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-106801-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 1994

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

État des lieux

Tu es là, immobile, tu ne dis rien, tu ne fais rien. Tu pleures : tes larmes te secouent légèrement les épaules, te gonflent le cou. Elles coulent rectilignes sur tes joues, se rejoignent à la pointe de ton menton et vont se perdre dans la laine bourrue de ton pull-over, le même depuis un mois, celui que tu retires le soir dans un soupir avant de t’effondrer de sommeil et que tu enfiles d’un geste automatique, le matin, quand je me lève pour faire le café. J’ouvre la fenêtre pour te tenter, pour te donner l’idée que dehors une vie continue. Le bruit des voitures te fait plisser les yeux et porter instinctivement les doigts à tes oreilles. Je ferme. Je mets dans tes mains un bol que tu avales sans penser à le sucrer. Je fais la vaisselle. Du coin de l’œil, je te vois sur le lit et tes larmes qui coulent et que tu gommées d’un coup de paume de la main.

J’aimerais que tu renifles.

Je me suis assis sur le tabouret du coin cuisine, le carrelage est sale, je lis un journal ancien et je te regarde par-dessus. Tu es restée deux heures sans bouger, tu fermes les yeux et reprends souffle. D'un geste de la tête, tu chasses ta frange. Tu tends la main droite vers le téléphone qui est sur la table de nuit et, après une longue minute, trouves la force de le tirer à toi.

Il faut quand même que chaque jour je sorte faire les courses. J'attends parfois que tu t'assoupisses ; d'autres fois, tu gardes si longtemps les yeux ouverts que je sors plus inquiet, plus trouble.

Tu t'es levée ce matin. Un instant, tu es restée assise sur le bord du lit. Tu t'es penchée pour ramasser ton pull du bout des doigts, tu l'as enfilé et tu t'es redressée, épuisée. Tu t'es mise en tailleur sur le lit. Tu y restes. Bientôt, tu vas pleurer.

Du bon pied

Un autre jour, tu te lèveras du bon pied, tu auras le sourire. En un éclair, je te retrouverai comme avant, tu sauteras dans la douche en faisant danser tes seins ; tu me houspilleras parce que je ne boirai pas assez vite mon thé, tu engloutiras deux tartines ; quatre fois en dix minutes tu diras : « Il faut que j’y aille. »

Le ventre appuyé sur la pierre de l’évier de la cuisine, le museau tendu vers la petite glace suspendue au-dessus du robinet, tu peindras tes lèvres ; d’un geste retrouvé, tu souligneras de noir ton œil droit, tu brosseras tes cils avec la petite éponge, tu ombreras ta paupière avec un fard marron clair, ton œil vivra. Tu piqueras du bout de l’index dans une petite boîte transparente quelques paillettes d’or que tu viendras coller sur la paupière. Tu cligneras deux ou trois fois pour vérifier qu’elles seront bien collées. Tu reculeras, tu fermeras l’œil droit et

plisseras le gauche pour juger de l'effet produit. Tu prendras ton crayon gras pour rectifier un trait. De l'index gauche tu tireras ta paupière inférieure vers le bas, comme pour une grimace, et tu avanceras le crayon.

Là, ta main tombe, le crayon roule dans l'évier. Dans ton geste, tu fais basculer la petite boîte aux paillettes. Il pleut de l'or dans la vaisselle. Tu ne fais pas un mouvement pour réparer : tu te regardes dans la glace, ton visage défait. Le peigne que tu avais mis pour retenir tes cheveux en arrière glisse. Imperceptiblement, tu recules et prends appui sur le bord de l'évier. Je sens que tu as froid. Tes lèvres se pincent. Lentement, lentement, comme si le temps n'avait plus d'importance, tu vas vers le lit et tu te laisses tomber. Tu retrouves ta position minuscule dans l'angle du mur. Tu tires sur toi la couverture, tu grelottes. Pour quelques jours maintenant jusqu'au prochain courage, tu auras les lèvres rouges et un œil noir que les larmes dilueront sur ta joue, sur ta tempe, jusqu'au recoin de ton oreille. Tu brosseras les coulures d'un revers de manche et tu n'oseras même plus te regarder dans la glace. Ma vie, pour ces quelques jours, aura gagné en couleurs.

Les deux mondes

Je suis rentré des courses avec la première barquette de fraises, ma centième folie, celle qui, j'en suis sûr, te rendra à nous – tu aimes les fraises. Je l'ai cachée derrière mon dos et je me suis fait une tête avec des yeux tout ronds – devine ?

Tu es sur le lit, endormie, lovée autour du téléphone que tu as décroché dans ton sommeil. Tes lèvres se déforment sur ton bras, un peu de salive coule sur la couverture. Tu n'es là pour personne. Même Scorsese aujourd'hui, s'il veut te confier son prochain premier rôle, ne pourra t'atteindre, tu t'es coupée du vrai et de l'autre monde.

Je te prendrai doucement par le bras pour essayer de te faire lever, tu murmureras que je ne me rends pas compte, que tu es crevée, je lâcherai ton bras et tu tomberas de tout ton poids dans l'oreiller terni. Tu ramèneras tes jambes contre ta poitrine et tu

t'endormiras d'un sommeil mauvais, sans que les traits de ton visage se détendent. Réveillée, tu pleureras. Quand la quinzaine sera finie, je sais que tu n'auras pas la force d'aller pointer et que ce sera moi qui aurai des ennuis. Tu es une comédienne et tu attends du travail.

Je t'ai prise par les épaules pour te secouer de toutes mes forces. Ta tête a heurté le mur et tu as une bosse. Ta tête allait d'avant en arrière. Je t'ai giflée, elle est tombée sur le côté. Je t'ai dit : « Secoue-toi » – c'était maladroit. Tu m'as regardé, c'était la première fois que tu me regardais vraiment depuis très longtemps, et dans ton regard il y avait de la peur. Je t'ai soulevée du lit, je t'ai mis ton sac sur l'épaule et je t'ai dit d'aller prendre l'air. J'ai claqué la porte sur toi. Le sommet de la pile de vaisselle sale est tombé dans l'évier et j'ai cassé ta tasse.

Je me suis laissé tomber sur le tabouret.

Un peu plus tard, tu m'as manqué. J'ai voulu aller dans la rue te chercher pour te prendre par le bras, te parler et marcher jusqu'au boulevard. Te dire qu'il ne faut pas s'en faire pour l'argent. Je me suis levé, j'ai pris mon blouson.

Je t'ai trouvée derrière la porte, en chien de fusil sur le paillason ; tu pleurais. Je t'ai portée jusqu'au lit en te donnant des baisers que tu ne m'as pas rendus.

Je suis assis sur le tabouret, toi, tu es là sur le lit, tu ne dis rien. Tu pleures : tes larmes te secouent légèrement les épaules. Elles coulent rectilignes sur tes joues, se rejoignent à la pointe de ton menton et vont se perdre dans ton pull-over.

A quatre pas d'ici

La deuxième fois de ma vie que je t'ai rencontrée – c'était à dîner chez des amis – tu m'as offert le joli spectacle de toi. Tu jouais à ma seule intention un morceau de charme léger. Tu dégageais de la main tes cheveux afin de m'offrir ton visage et je compris que c'était une grâce réservée à peu d'hommes. Tu donnais dans une esthétique bobtail et tes yeux perçaient mal le rempart de ta frange.

A la fin de la soirée, je proposai de te raccompagner. Tu acceptas et, lorsque nous fûmes arrivés devant ma voiture, tu me volas la clef de contact que je tenais au bout des doigts et décidas :

« C'est moi qui conduis. »

Tu me fis traverser Paris en bolide. Je remarquai que tu faisais le talon-pointe avec des escarpins. Je m'accrochais en silence. Tu stoppas brutalement le

long d'un trottoir désert, coupas le contact, te tournas vers moi, me gratifias d'un sourire majuscule, m'annonças :

« Vous êtes propriétaire d'une guimbarde. »

Et sortis avec une brusquerie qui était ta manière d'être.

Tu avais garé la voiture à une cinquantaine de mètres de chez toi et je te soupçonnai aussitôt de l'avoir fait pour me permettre de te voir un moment marcher sur le trottoir. Tu ne te retournas pas.

Je restai un long moment immobile, attendant que le volant et les pédales viennent me rejoindre du côté droit.

Engagement

Le grand frisson était alors de montrer ses seins. Le théâtre devait être de gauche et déshabillé au moins jusqu'à la taille.

Cela suffisait souvent à remplir les salles et pas mal de monde avait envie de voir la poitrine des belles comédiennes et de s'entendre dire que le prolétariat sauverait le monde.

C'est vers la fin de cette période que tu as débuté. Tu étais jeune et tes seins encore très petits. Je pesais au volant de la R4, fouillant les plans de la banlieue pour trouver à Gennevilliers, à Orly, à Ivry, ces usines désaffectées, ces hangars borgnes où se faisait le théâtre.

L'hiver on pelait de froid, l'été on crevait de chaud ; toute l'année, on avait mal aux fesses, sur des bancs de bois mal raboté.

Tu tenais des rôles minuscules à la proportion de tes petits nichons, dans des mises en scène bourrées d'intentions dont une grande partie restait obscure.

Je venais de te rencontrer. Tu étais maigre, butée, tu réussissais merveilleusement à cacher que tu étais jolie. Tu portais des blue-jeans trop grands que tu trempais dans l'eau javellisée pour les blanchir – sans doute étaient-ils encore à taille basse. Tu portais des chemisiers roumains brodés et des gros pulls de laine informes. Luxe d'hiver, tu te protégeais du froid avec un manteau afghan, brodé lui aussi, qui puait la bique à vingt mètres. Tu en étais fière et le surveillais étroitement. Tes cheveux, que tu portais longs et moyennement propres, étaient retenus par un bandeau que tu nouais derrière ton crâne.

J'apprenais à te voir.

Entre chien et loup

Parce que tu avais, à ce moment-là, un autre homme dans ta vie et que tu multipliais les problèmes de maisons (tu as toujours eu des maisons passionnelles, trop bien ou trop mal habitées), tu m'avais donné rendez-vous en fin de journée à l'angle d'une mairie dans un arrondissement que tu connaissais.

C'était un soir noir de novembre et une pluie énorme tombait sur Paris ; une pluie grosse, d'orage, mais glacée.

Tu m'attendais au coin, tes cheveux dégoulinants déjà plaqués sur tes joues. Tu portais ton pull-over qui pendait sur tes fesses, tout alourdi d'eau. Autour de toi, tout courait et s'abritait. Tu restais immobile. Dès qu'ils se retrouvaient à l'abri de la bouche de métro, les passants te regardaient. Tu ne les voyais pas.

Tu me pris par le bras avec une sorte de fièvre. Tu refusas l'abri de mon parapluie que tu me fis replier d'un geste et tu m'entraînas dans une marche aveugle. Tu me faisais dévaler des ruelles, remonter deux fois la même avenue, longer la grille d'un jardin de ténèbres.

Tu m'avais appelé au travail ; tu avais demandé à me voir vite parce que tu avais des choses à me dire et tu ne me disais rien.

Tu voulais m'embrasser, mais pas sur l'avenue de peur d'être vue de l'autre homme. Les portes des immeubles étaient fermées, les recoins étaient trop éclairés, les ruelles trop passantes. Lorsque tu choisiss enfin de t'arrêter sous un porche, que tu me seras contre toi, que tu glissas ta main entre deux boutons de mon imperméable, que tu m'embrassas d'urgence, une ombre se faufila derrière nous et tu décidas aussitôt de repartir.

Transpercé

J'étais transpercé, mon gilet et ma chemise collaient à ma peau, l'eau ruisselait dans mes manches. Tu pleurais. En caressant tes joues je faisais la part des gouttes chaudes et des gouttes froides.

Je voulus te conduire au café et tu refusas – avec la tête que j'ai.

Je tentais de t'expliquer que ce n'était pas humain, que tu ne devais pas avoir peur comme cela, que tu risquais d'attraper mal, que tu ferais mieux d'aller te sécher chez toi ou d'aller directement au théâtre, qu'il fallait cesser d'avoir peur.

Parce qu'il est bon parfois de dire une bêtise – à toi qui avais toujours eu une mémoire d'éléphant –, je suggérerai que tu n'avais aucun motif de t'effrayer puisque tu savais ton rôle. Cela ne te fit pas rire.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 1994. N° 19107 (XXXX)

